

CHINUA ACHEBE

Tout s'effondre

roman traduit de l'anglais (Nigeria)
par Pierre Girard

ACTES SUD

*Turning and turning in the widening gyre
The falcon cannot hear the falconer;
Things fall apart; the centre cannot hold;
Mere anarchy is loosed upon the world.*

Tournant, tournant en cercles toujours
plus larges
Le faucon n'entend plus le fauconnier.
Tout s'effondre, il n'y a plus de centre.
L'anarchie se déchaîne sur le monde.

W. B. YEATS, "The Second Coming"

PREMIÈRE PARTIE

I

Okonkwo était connu dans les neuf villages et même au-delà. Il le devait à de beaux succès personnels. Jeune homme, il avait fait à dix-huit ans l'honneur de son village en battant Amalinze le Chat. Amalinze était un grand lutteur, célèbre d'Umuofia à Mbaino, et invaincu depuis sept ans. On l'appelait le Chat parce que son dos ne touchait jamais terre. C'était cet homme qu'Okonkwo avait fait plier au terme d'un combat dont les anciens disaient que c'était le plus acharné depuis que le fondateur de leur village avait affronté un esprit de la forêt pendant sept jours et sept nuits.

Les tambours battaient, les flûtes jouaient et les spectateurs retenaient leur respiration. Amalinze était un lutteur habile et plein de ruse, mais Okonkwo était glissant comme un poisson dans l'eau. Tous les nerfs et tous les muscles saillaient sur leurs bras, leur dos et leurs cuisses, et on les entendait presque se tendre à se rompre. Et à la fin, Okonkwo avait terrassé le Chat.

C'était bien des années auparavant, vingt ans ou plus, et la réputation d'Okonkwo avait grandi depuis comme un feu de brousse quand souffle l'harmattan. Il était grand et fort, et ses épais sourcils, son nez épaté lui donnaient un air des plus sévères. Il avait un

souffle puissant et on disait que lorsqu'il dormait, ses épouses et ses enfants l'entendaient respirer de leurs maisons. Quand il marchait, ses talons touchaient à peine le sol et il semblait se déplacer sur des ressorts, comme s'il s'apprêtait à bondir sur quelqu'un. Et de fait c'est quelque chose qu'il faisait souvent. Il souffrait d'un léger bégaiement et, quand il était en colère et ne trouvait pas ses mots assez vite, il se servait de ses poings. Il n'avait aucune patience avec ceux qui ne connaissaient pas la réussite. Il n'avait eu aucune patience avec son père.

Unoka, car tel était le nom de celui-ci, était mort depuis dix ans. Il s'était montré de son vivant paresseux et imprévoyant, tout à fait incapable de penser au lendemain. Si quelque argent lui tombait entre les mains – ce qui n'arrivait pas souvent –, il achetait aussitôt des gourdes de vin de palme et invitait ses voisins à faire la fête. Il disait toujours que chaque fois qu'il voyait la bouche d'un mort, il comprenait qu'il fallait être fou pour ne pas manger tout ce qu'on possédait tant qu'on était en vie. Unoka, évidemment, devait de l'argent à tous ses voisins, depuis quelques cauris jusqu'à des sommes beaucoup plus importantes.

Il était grand mais très maigre et légèrement voûté et affichait en permanence une mine défaite et lugubre, sauf quand il buvait ou qu'il jouait de la flûte. C'était un excellent joueur de flûte et il n'était jamais aussi heureux que lorsque les musiciens du village, pendant les deux ou trois lunes suivant la récolte, décrochaient leurs instruments suspendus au-dessus du foyer. Unoka jouait avec eux, son visage rayonnant de paix et de béatitude. Il arrivait que les habitants d'un autre village demandent à

l'orchestre d'Unoka et à ses danseurs *egwugwu** de venir leur apprendre leurs musiques. Ils restaient alors chez ces hôtes le temps de trois ou quatre marchés, à jouer et à festoyer. Unoka adorait les ripailles et l'amitié, et il adorait cette saison, quand les pluies avaient cessé et que le soleil se levait chaque matin pour répandre sur le monde une beauté éblouissante. Et il ne faisait pas trop chaud non plus, car l'harmattan sec et frais soufflait du nord. Certaines années, l'harmattan se montrait bien plus sévère et une brume épaisse stagnait dans l'atmosphère. Les vieux et les enfants s'asseyaient alors autour des feux de bûches, pour se réchauffer. Unoka aimait tout cela, et il aimait les premiers milans qui revenaient avec la saison sèche, et les enfants qui chantaient pour leur souhaiter la bienvenue. Il se rappelait comment, dans sa propre enfance, il avait souvent erré dans l'espoir de voir un milan planer de son vol nonchalant dans le bleu du ciel. Dès qu'il en apercevait un, il se mettait à chanter à tue-tête et de tout son être pour le saluer au retour de son long, long voyage, et lui demander s'il avait rapporté quelques longueurs de tissu.

Mais tout cela, c'était bien des années avant, au temps de sa jeunesse. Unoka l'adulte avait été un raté. Un pauvre dont la femme et les enfants avaient à peine de quoi manger. Les gens se moquaient de lui, ce flemmard, et juraient de ne plus lui prêter d'argent parce qu'il ne remboursait jamais. Mais Unoka était ainsi fait qu'il se débrouillait toujours pour emprunter encore, et ajouter à ses dettes.

* Hommes du clan qui, lors de certains rituels, portent des masques et transmettent la parole des esprits.

Un jour, un voisin du nom d'Okoye vint le voir. Il le trouva dans sa hutte, affalé sur un lit de terre, en train de jouer de la flûte. Unoka se redressa aussitôt pour serrer la main d'Okoye, lequel déroula la peau de chèvre qu'il portait sous le bras et s'assit. Unoka disparut dans une autre pièce à l'intérieur de sa maison et revint avec un petit plateau en bois chargé d'une noix de cola, d'un peu de piment crocodile et d'un bâton de craie blanche.

— J'ai de la cola, annonça-t-il en se rasseyant, et il tendit le plateau à son visiteur

— Merci. Qui apporte la cola apporte la vie. Mais je pense que tu devrais la casser, répondit Okoye, en lui rendant le plateau.

— Non, c'est à toi, je crois!

Et de discuter ainsi un bon moment, jusqu'à ce qu'Unoka accepte enfin l'honneur de casser la cola. Okoye, pendant ce temps, prit le bâton de craie, traça des traits sur le sol, puis passa du blanc sur son gros orteil.

En cassant la cola, Unoka adressa une prière à leurs ancêtres pour qu'ils leur donnent vie et santé, et protection contre leurs ennemis. Après avoir mangé ils parlèrent d'un tas de choses : des fortes pluies qui noyaient les ignames, de la prochaine fête ancestrale et de la guerre avec le village de Mbaino qui paraissait imminente. Unoka n'aimait pas beaucoup qu'on parle de guerre. À vrai dire, il était lâche et ne supportait pas la vue du sang. Aussi changea-t-il de sujet pour parler musique, et son visage s'illumina. Il entendait, étroitement mêlés dans les oreilles de son esprit, les rythmes endiablés de l'*ekwe*, du *udu* et de l'*ogene**

* Tambour, gong et pot d'argile.

tandis que sa propre flûte tantôt y glissait sa mélodie et tantôt s'en échappait pour les enrichir de notes plaintives et colorées. C'était à la fois vif et allègre, mais à écouter la flûte monter et descendre puis revenir par brèves incursions, on comprenait qu'il y avait, aussi, de la peine et de la souffrance.

Okoye était musicien lui-même. Il jouait de l'*ogene* mais n'avait rien d'un raté comme Unoka. Il possédait une grande grange pleine d'ignames, et trois femmes. Et il allait sous peu prendre le titre d'*idemili*, troisième du pays par ordre d'importance. Ce serait au cours d'une cérémonie très coûteuse et il devait donc faire appel à toutes ses ressources. C'était pour cela, en fait, qu'il était venu trouver Unoka. Il s'éclaircit la gorge et commença.

— Merci pour la cola. Tu es au courant, n'est-ce pas, pour le titre que je dois prendre bientôt ?

Après s'être exprimé normalement jusque-là, Okoye prononça les cinq ou six phrases suivantes sous forme de proverbes. Chez les Ibos, on tient en grande estime l'art de la conversation, et les proverbes sont l'huile de palme avec laquelle on accommode les mots. Okoye était un champion de la parole et il tourna longuement autour du sujet avant de l'aborder. En bref, il demandait à Unoka de rembourser les deux cents cauris qu'il lui avait empruntés deux ans auparavant. Dès qu'il comprit où son ami voulait en venir, Unoka éclata de rire. Il rit fort et longtemps, sa voix sonnait aussi clair que l'*ogene* et les larmes lui montant aux yeux. Son visiteur en resta muet de stupéfaction. Unoka parvint enfin à articuler une réponse entre de nouvelles crises d'hilarité.

— Regarde ce mur, dit-il en montrant le mur le plus éloigné de sa hutte, que l'on avait frotté de

terre rouge pour le rendre brillant. Regarde ces traits de craie.

Et Okoye vit plusieurs séries de traits perpendiculaires tracés à la craie. Il y avait cinq séries, et la plus petite comportait dix traits. Unoka, qui avait le sens du théâtre, marqua un silence pendant lequel il prit une pincée de tabac qu'il renifla bruyamment, puis continua.

— Chaque série représente une dette envers quelqu'un, et chaque trait une centaine de cauris. Comme tu le vois, je dois, par exemple, mille cauris à cet homme. Mais il n'est pas venu me réveiller de bon matin pour ça. Je te paierai, mais pas aujourd'hui. Nos anciens disent que le soleil brillera sur ceux qui sont debout avant de briller sur ceux qui se prosternent devant eux. Je paierai d'abord mes grosses dettes.

Et de prendre une autre pincée de tabac, d'un geste si décidé qu'on croyait le voir en train de payer ses dettes.

Okoye roula sa peau de chèvre et partit.

À sa mort, Unoka n'avait pas acquis le moindre titre et il était lourdement endetté. Comment s'étonner que son fils Okonkwo ait eu honte de lui ? Chez ces gens, heureusement, on jugeait un homme à sa valeur et non à celle de son père. Okonkwo était visiblement fait pour accomplir de grandes choses. Il était encore jeune mais déjà célèbre comme le lutteur le plus valeureux des neuf villages. C'était aussi un riche fermier avec ses deux granges pleines d'ignames, et il venait d'épouser sa troisième femme. Pour couronner le tout, il avait pris deux titres et avait accompli d'incroyables prouesses lors de deux guerres intertribales. Ainsi, malgré son jeune âge,

Okonkwo était déjà l'un des grands hommes de son époque. Si son peuple respectait le nombre des années, il avait aussi une grande admiration pour la réussite. Les anciens disaient qu'un enfant qui s'était lavé les mains pouvait manger avec les rois. Il ne faisait pas de doute qu'Okonkwo s'était lavé les mains et il mangeait donc avec les rois et les anciens. Et c'est ainsi qu'il en vint à s'occuper du malheureux garçon sacrifié au village d'Umuofia par ses voisins pour éviter la guerre et son effusion de sang. Ce malheureux au funeste destin s'appelait Ikemefuna.